

ALEJANDRO SOLALINDE

avec Lucia Capuzzi

LES NARCOTRAFIQUANTS  
VEULENT MA PEAU

*Au Mexique,  
un prêtre contre les trafiquants d'hommes*

Traduit de l'italien par Quentin Petit

EdB

## *Introduction*

« L'amour est plus fort que la peur »

*Lucia*

22 décembre 2010. La nouvelle est sortie du cyber-néant. Certains l'ont relayée. Elle a immédiatement été réengloutie dans le trou noir des informations de la Planète Média. Une bombe en Irak, un attentat en Israël, une fusillade aux États-Unis... Trop de nouvelles. Trop de mauvaises nouvelles. Trop d'événements qui s'amoncellent et finissent par se tasser, se réduire, s'effacer.

Qui aurait bien pu s'intéresser à ce qui se passait dans une ville perdue au sud du Mexique ? Un village, plutôt : Ixtepec. Là-bas, un prêtre était entouré, cerné, acculé par *Los Zetas* (les « Z »), ce féroce cartel mexicain connu pour ses trafics en tout genre. Un prêtre barricadé dans sa maison, celle qu'il avait construite pour y accueillir les migrants de passage. *Los Zetas* étaient venus pour récupérer leur « butin » : la quinzaine de réfugiés qui avaient fui l'Amérique centrale

et étaient parvenus à s'échapper d'un enlèvement de masse, une semaine auparavant. *Los Zetas* venaient reprendre ce qui leur appartenait.

Refaisons l'histoire. Le 16 décembre, un commando avait pris d'assaut *La Bestia*. Ce train de marchandises est réputé depuis que voyagent sur son toit le demi-million de passagers clandestins qui, chaque année, traversent le Mexique pour se rendre aux États-Unis. Armée jusqu'aux dents, la bande criminelle avait réussi à capturer une cinquantaine de migrants. Ce n'était pas vraiment ce qu'on peut appeler une « première ». Depuis un petit moment déjà, certaines associations, dont la plupart de nature catholique, avaient dénoncé la disparition de dizaine de milliers de sans-papiers, enlevés par des groupes armés. Que devenaient ces hommes et ces femmes ? Ceux qui réussissaient à s'échapper parlaient d'enrôlement de force, de trafics d'organes et de prostitution clandestine. Le gouvernement démentait les faits. L'opinion publique au Mexique et sur le plan international faisait la sourde oreille.

Mais, le 25 août 2015, le monde ne pouvait plus dire qu'il n'avait rien vu, qu'il n'avait rien entendu. Les photos de presse rendues publiques de la fosse commune de San Fernando, dans l'État de Tamaulipas, montraient avec toute la force de leur cruauté l'horreur des enlèvements : 72 cadavres de migrants centraméricains avaient été retrouvés empilés, mutilés de façon barbare par *Los Zetas*. Après le phénomène du buzz médiatique, l'indignation générale s'est vite essoufflée et, une semaine plus tard, tout le monde semblait avoir enterré l'affaire. Les enlèvements de migrants au Mexique sont retournés dans les coulisses du silence, pour quelques mois, jusqu'au 22 décembre 2015.

« C'est de la faute de ce prêtre. » Quel prêtre ? Oui, un prêtre qui non seulement offre un asile aux rescapés des

*narcos*, mais qui en plus dénonce le crime et parle plus fort que les autres. Ce *padrecito* avait rassemblé un certain nombre de témoignages et tout « vendu » à la presse, bien contente d'ailleurs de s'en emparer pour en faire un sujet de large diffusion. Résultat des courses : les pays d'origine des migrants – surtout le Salvador et le Honduras – avaient crié au scandale. Ce n'était peut-être que de l'hypocrisie, mais bon, les pressions diplomatiques sont parvenues à exiger auprès du gouvernement mexicain l'ouverture d'une enquête. À contrecœur.

Pendant ce temps-là, *Los Zetas* avaient pris une sacrée claque au niveau de leur ego. La publicité que leur faisait ce prêtre, ils ne l'avaient pas demandée. Comment osait-il se mêler de leurs affaires ? Le commerce des enlèvements était leur chasse gardée. Le cartel n'a alors pas attendu bien longtemps pour se décider à donner une bonne leçon à ce trouble-fête. Le prêtre en question a donc un matin reçu un message : un ultimatum de cinq jours, délai avant lequel il devait rendre les migrants qu'on lui réclamait. S'il refusait de le faire, on allait se charger de venir les chercher par la force et on en profiterait pour s'assurer que la chose ne se reproduise pas...

Ceux qui connaissent un peu le Mexique, surtout celui des dix dernières années, savent parfaitement que *Los Zetas* ne plaisaient pas du tout. Le groupe est formé d'anciens militaires habitués à tuer. C'est l'un des plus cruels de toute la galaxie des trafiquants de drogue. Le prêtre n'avait donc pas d'échappatoire possible. Dans les journaux apparaîtrait bientôt l'encadré de sa photo avec le mot « assassinat » sur une légende écrite en tout petit, au-dessous.

Cela devenait une situation excitante pour la journaliste que je suis. Qu'allait-il bien se passer dans ce village de

Ixtepec ? Comme je suis une passionnée des cas désespérés, je me suis dit que cette histoire méritait qu'on lui consacre un livre. Mais, au début, je manquais cruellement d'informations. Comment les obtenir ? J'ai trouvé sur Internet le numéro de téléphone de ce prêtre révolutionnaire ; je l'ai donc appelé dans le centre d'accueil qu'il dirige au Mexique et auquel il a donné un nom significatif : le refuge *Hermanos en el Camino*<sup>1</sup>. Je m'attendais un peu à ce que mon appel tombe dans le vide. Pas du tout. Après quelques secondes, à l'autre bout du fil, de l'autre bout du monde, la voix puissante du courageux prêtre me répondait : « Quoi ? Rendre les migrants ? Jamais de la vie ! Ils ne bougeront pas d'ici et moi non plus. Il faudra qu'ils me passent sur le corps. D'ailleurs, si ma mort est proche, mon évêque m'a déjà donné la permission d'être enterré ici, à Ixtepec. Il faudra que les *Zetas* me tuent. Vous rigolez ! Ce n'est pas du courage, ça. Je fais juste mon travail de prêtre et de chrétien. » C'est ainsi, par une conversation téléphonique, que j'ai rencontré pour la première fois le père Alejandro Solalinde Guerra.

Ce premier contact – à 10 000 kilomètres de distance – avait quelque chose d'un appel au front. J'avais l'impression de joindre un soldat, quelque part là-bas, au milieu du champ de bataille. La comparaison n'est pas si exagérée car, pour le père Alejandro, il est bien question d'une guerre, une bataille de chaque jour : celle de la défense des plus faibles, des victimes des cartels. Cette guerre est généralisée. Elle dure depuis des décennies au Mexique.

Peu de temps après, j'ai eu la chance de rencontrer personnellement le père Solalinde. Je me suis bien sûr rendue à

---

1. N.D.T. : littéralement « Frères-en-Route ».

Ixtepec, mais j'ai aussi pu le voir en Italie, au cours de l'un ou l'autre de ses déplacements internationaux.

Oui, ce jour-là, au terme de l'ultimatum, le père Solalinde n'est pas mort. La menace réelle et terrible qui pesait sur sa tête n'a pas été exécutée. Pour cette fois, les *narcos* ne l'ont pas tué. Peut-être tout simplement pour éviter un scandale international qui aurait coûté davantage aux criminels.

Les *Zetas* se sont limités à contacter leurs complices pour effacer leurs traces – tous les cartels ont des contacts parmi les gens haut placés dans la fonction publique. Se mettre à couvert au moment où les projecteurs se montrent menaçants, afin que personne ne puisse être en mesure de remonter le filon jusqu'à mettre en évidence leurs méfaits. Ils n'ont pas été les seuls à le faire, d'ailleurs. Tous les autres cartels sont rentrés dans leurs tanières. Plus de signal. Cela n'a pas facilité mon travail de journaliste.

Ce n'est qu'une fois que la Commission Interaméricaine des Droits de l'Homme a fait pression sur le gouvernement mexicain qu'on s'est mobilisé pour assigner quatre gardes du corps au prêtre en danger de mort. Le père Alejandro, pendant ce temps-là, n'a pas diminué l'intensité de son engagement, celui de porter aide et secours aux migrants d'Amérique centrale. Il est même parvenu, à force de dénonciations, à obliger les criminels à se « relocaliser » plus au nord. Au cours de nos entretiens, je m'amuse parfois à lui dire : « Vous êtes quand même quelqu'un, mon père. Vous êtes le prêtre qui a vaincu les *Zetas*. » Il rit alors aux éclats et me répond : « J'ai laissé un sacré foutoir dans la région, pas vrai ? C'est ma spécialité. »

Le père Alejandro est devenu un personnage médiatique. Il a été décoré à plusieurs reprises par diverses institutions qui défendent les droits de l'homme. Il a même joué dans

le film de Diego Quemada Diez, *Rêves d'or*. C'est un vrai dur à cuire qui n'a pas peur de dénoncer l'injustice. « Je suis un provocateur. Jésus l'était aussi... Mais bon, lui, il joue dans une autre catégorie », dit-il en plaisantant. Il redevient ensuite sérieux et lance : « Vous voyez : l'amour est plus fort que la peur. »

## *Hermanos en el Camino*

*Lucia*

« Bonjour, soyez les bienvenus ! Chacun d'entre vous est en route. La route est longue, mais Dieu nous accompagne. »

L'inauguration est prévue pour 11 heures. Quelques minutes auparavant, les volontaires s'empressent de disposer les chaises en plastique sur le sol en ciment vert. La chapelle est encore vide. Il n'y a même pas d'autel, seulement une table au centre et un grand crucifix accroché sur le mur de couleur rose. Le seul mur. Le toit de tôles est soutenu par des piliers de fer. Les autres côtés sont à l'air libre. Au moins, personne ne pourra dire qu'il aura eu du mal à entrer. C'est ça le refuge. La chapelle en est le cœur et le symbole. Première de toutes les constructions, elle a été réalisée au début de l'année 2007. C'est d'ailleurs le seul bâtiment du Refuge à être resté tel quel depuis la création.

Parfois, le père Alejandro parle de la détruire et d'en construire une nouvelle, plus grande, plus fonctionnelle. Mais ses collaborateurs font mine de ne pas l'entendre. L'humble chapelle possède un charme tout à elle, qui détonne sur le

concept d'église que l'on peut avoir dans le Vieux Monde. C'est peut-être pour cela que les migrants aiment y passer une bonne partie de leurs journées. La propriété contient pourtant d'autres pièces. Mais eux préfèrent rester assis là, à même le sol ou appuyés sur un petit muret de ciment. Ils papotent, ils boivent une *gaseosa*<sup>2</sup>, ils se reposent. Ce sont des gestes de la vie de tous les jours. Tout ce qu'il y a de plus banal. Rien de bien mystique. Et pourtant, ils savent très bien qu'ils sont en présence du Christ Crucifié. Ils ne prient peut-être pas tous. Certains ne sont d'ailleurs même pas croyants. En revanche, ils sont tous d'accord pour dire que ce Christ qu'ils ont devant les yeux les attire et les rassure. N'est-ce pas parce qu'ils reconnaissent leurs souffrances dans la sienne ? Et c'est ainsi que, de temps en temps, on voit les résidents du Refuge se tourner spontanément vers ce mur rose. Depuis, une autre petite croix de couleur argentée a été ajoutée. Elle a été faite avec un morceau de rail que les migrants ont ramassé sur la route de *La Bestia*, ce train de marchandises dont nous avons parlé et dont nous parlerons encore. Cette machine infernale qui traverse les déserts et achemine un nouveau Peuple d'Israël dans leur Exode vers ce qui semble être pour eux la Terre Promise. Mais les migrants n'ont pas de Moïse pour les guider. « Si, Dieu nous accompagne », aime répéter le père Alejandro au début de ses homélies.

Au 60 avenida del Ferrocarril Poniente, la messe est l'un des seuls rendez-vous fixes. La célébration eucharistique est fluide et épurée. Les chants sont improvisés et les fidèles s'avancent spontanément pour lire les lectures. La souplesse, à commencer par celle des horaires, est la clé du centre

---

2. Boisson typique de la région.

d'accueil. Le rythme de vie doit à tout moment s'adapter aux besoins concrets. Qui sont innombrables. Il ne pourrait en être autrement dans un bâtiment qui a l'habitude d'accueillir une moyenne de vingt mille personnes par mois : migrants, sans-papiers et sans domicile fixe.

À l'intérieur de ce modeste ensemble de petites maisons, entouré de parterres de fleurs et de déchets, tout le monde est un « frère ». Frères sur la route, *Hermanos en el Camino*. D'où le nom du Refuge créé il y a dix ans par ce prêtre sexagénaire. N'était-il pas un peu âgé pour se lancer dans cette aventure et pour en assumer le poids ? En tout cas, le refuge *Hermanos en el Camino* est vite devenu le refuge le plus connu parmi la soixantaine « d'auberges pour migrants » que compte le territoire mexicain. Auberges, cela ne veut pas dire hôtels. Cela signifie des centres d'accueil, ouverts et gratuits. Bon nombre d'entre eux ont été créés par des prêtres, par des religieux ou par des associations laïques. Le principe en est simple : offrir un toit aux cinq cent mille migrants qui traversent tous les ans le Mexique, en route pour l'Eldorado américain.

La plupart sont des habitants d'Amérique centrale : du Salvador, du Honduras ou du Guatemala. Ils fuient leurs pays en proie à la violence et à la misère. À la base, ils ne partent pas pour poursuivre le fameux « rêve américain ». Non, ils partent d'abord parce que c'est pour eux une question de vie ou de mort. Rester veut dire risquer de mourir à tout moment, tomber dans les mains du crime organisé ou des cartels de drogue. Situation désastreuse et insoutenable, héritée des conflits politiques et sociaux des années 1980. Ils fuient la faim aussi. Ils fuient tout. Leur voyage vers « le Nord » est leur seule chance de survivre. Et parfois, c'est une véritable roulette russe. Les migrants fuient la mort

pour en trouver souvent une autre. C'est la terrible réalité que vivent les migrants de ces dix dernières années. Et cette réalité se joue sur la scène du Mexique.

### **À cheval sur La Bestia**

Le Mexique, pays charnière entre le Nord et le Sud du monde, est le passage obligé des Latino-américains qui se mettent en marche pour se rendre, de manière clandestine, aux États-Unis. On calcule qu'aujourd'hui, 80 % des migrants présents sur le territoire mexicain viennent du Salvador, du Honduras et du Guatemala. Ces trois pays sont des États dont les passeports n'ont pas beaucoup de poids quand on a l'intention de voyager à l'étranger. Ils ne font en tout cas pas partie de la liste des pays exempts de visa de voyage. Et c'est encore peu dire car tous les migrants qui quittent leurs pays d'origine n'auraient de toute façon même pas les moyens de s'en procurer un. La seule option est de tenter sa chance « clandestinement », ce qui veut dire d'entrer au Mexique illégalement.

Les migrants passent – assez facilement – la frontière du Guatemala : par l'ouest en traversant le Río Suchiate ; ou par le nord en traversant le Río Usumacinta. Une fois sur l'autre rive, commence une épopée qui les emmènera jusqu'à *La Linea*. Oui, c'est ainsi qu'on appelle aujourd'hui la frontière de 3 200 kilomètres qui unit – ou sépare, selon les points de vue et les convenances politiques – l'Amérique latine des États-Unis. *La Linea*, ou « Frontière Nord », est cette longue cicatrice, farouchement délimitée à certains endroits par un « Mur », qui touche et repousse à la fois le riche Nord et le pauvre Sud. À Washington, on parle de *Border Fence* (« la grande muraille ») depuis qu'en 1990,